

# LES 8 PLUMES

les plus graves et cert  
violentes moralement . I  
Un petit recueil a régler avec  
hommes au talent  
faiblesse des hommes  
Les femmes sont les  
En résulte un livre étrange, aux personna  
tous un peu névrosés (et c'es  
dans des atmosphèr  
d'écalage er

L'aventure du prix des Lecteurs de l'Express 2011 continue !

## En écoutant Césaire : Les éditions Thélème ou l'art de « lire avec l'oreille »

LE 23 OCTOBRE 2012 6H15 | PAR LES-8-PLUMES



Nous admettrons tous que, lisant, nous « écoutons » avec les yeux et « entendons », à travers le déchiffrement muet des vocables et sans que parole soit jamais proférée, les harmonies et sonorités des mots figés, couchés et comme embaumés dans le vélin des livres. On nous accordera alors la réciproque, à savoir que nous « lisons » avec l'oreille lorsque, sans que nous les ayons parcouru des yeux, nous entendons ces mêmes mots lus et prononcés par une voix étrangère. Cette manière de « lire », on le sait, loin d'être nouvelle est si immémoriale que nul historien ne saurait déterminer, même approximativement, la date de son apparition. Jadis régnait l'oralité.

Ce ne fut que bien tardivement dans notre histoire, avec le déploiement du commerce sans doute, que l'on dut recourir, à des fins toutes pratiques, à l'expédient de l'écriture.

« Lire » avec « l'oreille » c'est donc retourner à la source de notre culture et renouer moins avec un savoir des origines qu'avec une manière originelle de dispenser ce savoir. Lequel d'entre nous, d'ailleurs, n'a pas été, dans son enfance, bercé par la voix de son père ou de sa mère racontant une histoire, un conte, une fable ? Il n'est pas étonnant qu'une société toute entière ordonnée à l'image obéisse au doigt et à l'œil à la logique de cette dernière et voue, par-là même, un culte à tout ce qui relève du sens de la vue d'où la primauté accordée aux lettres et à l'écriture en général. Cependant, il est curieux que les individus qui peuplent cette société si habituée aux logorrhées télévisuelles ou radiophoniques ne s'en remettent pas plus, d'un point de vue culturel et éducatif, à l'ordre de la voix et au champ de l'oralité pour satisfaire l'exigence d'élévation intellectuelle. Qui ne souhaiterait, dans l'espoir de paraître moins sot et pour pouvoir soutenir une conversation mondaine, pouvoir se cultiver à moindre effort et à moindre coût ? Pourtant, le peu de temps libre dont nous disposons, à savoir ces laps de temps interstitiels pendant lesquels nous demeurons, le temps d'un trajet ou d'une micro-pause, sans occupation réelle, au lieu de le mettre à profit, nous le consomons en activités abrutissantes telles celles consistant à jouer avec nos portables, à textoter des messages sans intérêts, à écouter, très passivement, ce que la radio nous serine ou bien à entendre la « musique » que nous croyons aimer et qui n'est jamais que la réverbération en notre âme de ce que les autres aiment. Bref, tout se passe comme si nous ne faisons que *désirer* la culture, comme si, au fond, nous nous tenions bien sagement hors de portée de la chose elle-même

et nous contentions de son image. En réalité, pour pouvoir accéder à ce que nous faisons mine de convoiter et pour donner à notre désir assez de force pour qu'il soit autre chose que l'alibi psychologique de notre fainéantise inassumée, il nous suffirait d'être à l'écoute. Car nous sommes impardonnables quand la culture se donne à nous et se met à la portée de l'analphabète ou de l'homme pressé.

Les éditions Thélème, par l'entremise du talent d'acteurs connus et reconnus, redonnent voix aux classiques de la littérature et, donnant corps et chair aux textes que nous pensions n'être plus que squelettes, rendent accessibles à tout un chacun les trésors de la langue, quel que soit, au demeurant, notre rapport – ou notre non-rapport – à la chose écrite. Alors, fermant les yeux – si toutefois vous ne conduisez pas – et ouvrant les vannes de l'imagination, il suffit de se laisser porter et guider par une voix qui ne se contente pas de lire ce que nous pourrions lire mais qui théâtralise, mieux que nous ne l'aurions fait, par une interprétation experte et pertinente, un texte qui nous devient, tout à coup, plus vivant et plus parlant. J'expérimente ces temps-ci cette « nouvelle » manière de lire. J'écoute, et donc je lis avec l'oreille, je lis aveuglément et d'autant plus attentivement, peut-être, « Cadastre » d'Aimé Césaire. J'écoute « Cadastre » par la voix passionnée de Jacques Martial et je me laisse bercer par le chant puissant et singulier de l'énigmatique poésie de Césaire. « Balloter » serait plus juste que « bercer ». Car, en écoutant Césaire, on se trouve, étrangement, rejeté par sa langue. Par « sa » langue, je veux dire non seulement celle du poète qu'il forge à sa mesure, mais également – puisqu'elle est aussi bien la nôtre – la nôtre que nous ne reconnaissons plus. Etrange expérience que celle de ne pas s'y retrouver dans sa propre langue !

Si j'avais lu – comme on l'entend communément – cette œuvre, aurais-je eu assez de patience pour m'arrêter sur telle expression, telle tournure ? Je ne le crois pas. De même qu'il n'y a pas de paupières pour les oreilles, le livre audio jamais ne se ferme vraiment. Aussi, mes trajets d'automobile me sont autant d'occasions de me mettre en présence d'une parole dont je pressens qu'elle m'échappera toujours et dont le mystère et l'opacité attisent d'autant ma curiosité. En écoutant Césaire, on est pris d'un vertige qui nous rappelle combien il est vrai, selon la parole de Heidegger, qu'« avec la langue nous sommes comme dans une mer houleuse ». Ce vertige là touche au plus essentiel dans la mesure où, en son acception poétique, la langue, qui est le sol de notre âme, abandonne son apparence de terre stable et retrouve son essence de fluidité marine. Alors nous sentons combien il ne nous revient pas de « maîtriser » les choses. La poésie ne vise pas à une maîtrise du monde ni à faire de nous, selon la fameuse injonction cartésienne, des « maîtres et possesseurs de la nature » mais elle vise, au contraire, à frayer humblement, à travers « les hautes futaies de l'innocence » des chemins de traverses, des sentiers broussailleux qui mènent à la salvation parce qu'ils débouchent sur la réconciliation de l'homme et du monde, des êtres et des choses. Car il ne s'agit pas tant, en poésie, de comprendre les choses comme pour mieux les maîtriser, mais de les comprendre pour être, à notre tour, mieux compris par elle de sorte que nous nous embrassions un peu, elles et nous, avant que la nuit, avant que la mort, avant que la grande et lourde paupière de l'être ne tombe sur l'œil de notre existence barrant ainsi d'un grand rideau noir les horizons lointains vers lesquels, même endormis, même morts, même mangés par les ténèbres, nous ne cessons de nous projeter. En écoutant Césaire dresser le cadastre du monde on comprend que nous ne l'habitons pas encore et que ce « pas encore » reste et restera encore longtemps, tant que nous ne serons pas plus à l'écoute de ce que dit la poésie en son essence, notre seule manière de l'habiter. Je ne peux que vous enjoindre de vous laisser tenter par cette expérience de « lecture auriculaire » des textes poétiques ou littéraires à laquelle, je dois le dire, j'ai pris goût.

**Hervé Bonnet**

**Aimé Césaire, Cadastre, lu par Jacques Martial, éd. Thélème.**

**Jacques Martial**